

tion sur les sueurs et la pauvreté des ouvriers : Ils se plaignent que, contre toute convention, plusieurs habitans se sont vus obligés de transporter, sinon de détruire leurs bâtimens pour livrer passage au canal, auquel on fait décrire des sinuosités à travers les terres, selon la commodité de l'exploitation. Ils se plaignent de voir leurs terres universellement dévastées, de façon que plusieurs ne peuvent cette année en tirer aucun parti. Ces griefs nous semblent sérieux et dignes assurément de l'attention des autorités compétentes. Il doit y avoir des moyens légaux et de répression ; et nous ne comprenons pas pourquoi des plaintes justes ne sont pas écoutées ; pourquoi lorsqu'on les fait chacun renvoie les plaignans à son voisin, sous prétexte que l'affaire n'est pas de sa compétence. N'y a-t-il plus de lois pour arrêter les désordres ? n'y a-t-il de juridiction compétente, que pour ceux qui oppriment ? et sera-t-il permis à ceux-ci de rire de tout le mal qu'ils provoquent ou qu'ils permettent ? Nous sommes dans un pays civilisé, pensons-nous, et il doit y avoir de la justice pour tous, pour les pauvres et les faibles d'abord ; les riches et les puissans sauront assez trouver de protection quand ils en auront besoin. Ce que nous avons dit, c'est d'après des informations puisées à une source respectable. Nous serions heureux dans tous les cas qu'on nous prouvât que nous sommes mal informés, car mieux vaudrait une erreur que le mal que nous signalons.

Les journaux d'hier annoncent que le *Columbia*, parti de Boston il y a quelques jours, a naufragé entre cette ville et Halifax, où il était attendu avec une grande anxiété. Heureusement les passagers, l'équipage et la malle ont pu être recueillis par des bateaux pêcheurs qui se trouvaient dans ces parages. C'est en face de *Seal Island*, peu éloignée d'Halifax, que le steamer s'est échoué, en touchant sur un rocher. Tout le fret et les bagages sont sauvés, mais le bâtiment est perdu.

Dans son numéro de lundi, la *Minerve* assure que sir R. Peel a fait triompher dans le cabinet sa politique de conciliation vis-à-vis de l'Irlande. C'est un heureux événement ; et dans ce cas nous ne doutons pas que les chambres ne reviennent à des mesures plus justes et plus modérées à l'exemple du ministère. Cette politique changerait tout à coup la prévision des événemens futurs. Tous les amis de la justice, de l'humanité, du catholicisme désirent le succès de la cause du rappel. Mais ils le désirent beau, grand, pur comme son objet ; ils le désirent exempt de souillure et de sang. Encore une fois que Dieu soit en aide au libérateur de l'Irlande !

Les journaux anglais annoncent qu'il se manifeste depuis quelque tems une recrudescence de zèle protestant qui a bien aussi son côté curieux et amusant. Il paraît que l'alarme est grande dans toutes les églises, que les dangers que coure la sainte réforme sont menaçans. Nous ne savons même pas si dans un tems prochain on ne votera pas l'urgence d'une nouvelle réforme pour se tirer de là, et si on n'invoquera pas les secours du catholique *Courrier français*, afin de soutenir l'ancienne pour laquelle, comme vous savez, il a des sollicitudes et un amour de mère. Quoiqu'il en soit, on s'agit furieusement à Londres, on s'assemble, on délibère, on serre les rangs pour faire face à ces ennemis de la réforme multiple et divisible, à ces papistes enragés qui deviennent chaque jour plus nombreux, plus forts, plus puissans ; qui marchent la tête haute et le regard assuré ; qui se moquent de l'impuissante colère de leurs adversaires ; qui ont pour eux un sourire de pitié qui les épouvante ; dont les doctrines et les enseignemens, calomniés hier, et aujourd'hui connus et étudiés, font trembler ceux qui avaient cru les avoir étouffés pour jamais ; pénétrèrent dans les universités, dans les églises, dans les maisons, jusqu'au palais de leur reine ; semblent s'insinuer par tous les pores comme l'air qu'on respire ; leur enlèvent ministres et fidèles, nobles et bourgeois, savans et ignorans ; font dans leurs rangs une moisson si abondante que les ouvriers manquent à l'ouvrage plutôt que l'ouvrage aux ouvriers. Il faut avouer qu'il y a là de quoi effrayer, attrister, faire pleurer les heureux et riches héritiers de la réforme des vénérables Luther et Henri VIII. Et quand on songe que tous ces maux sont venus fondre à la fois sur leurs églises si prospères, si plantureuses qu'elles en ont créé et mis au monde des centaines chacune ; que ces calamités sont arrivées au moment où on les attendait le moins : au moment où les lords évêques allaient dans une placide béatitude voter des lois d'exclusion et de proscription pour les papistes, tout en digérant leur dîner ; sans autre souci que de prêcher par le ministère d'un fils, d'un neveu ou d'un cousin quelques bonnes calomnies contre Rome et le pape ; sans autres frais que de donner quelques centaines de leurs mil-

liers de louis de revenus, autrefois le patrimoine des pauvres et le bien des catholiques, pour l'achat de bibles qu'ils ont faites à leur image et ressemblance, à l'usage des nègres, des indiens rouges, jaunes ou olivâtres qui en calfeutrent leurs cabanes. Il est vrai qu'ils font des lois qui condamnent à être pendus, sauf espoir de déportation, ceux qui volent l'énorme somme de £20 ; il est vrai encore qu'il y a dans le code criminel et dans la langue de tous les peuples les mots *injustice*, *violence* et *spoliation* : et les palais où ils abritent leur vie de *Nabab*, leur oisive et inutile existence, les parcs, les terres qu'ils foulent du pied de leurs chevaux, les temples où ils vont étaler leur orgueil et leur hypocrisie, ou jeter l'insulte à Dieu et à sa religion, il est vrai encore que tous ces biens ils les ont honteusement ravis à leurs maîtres légitimes et aux pauvres qu'ils nourrissaient. Mais de quoi se plaindrait-on ? N'ont-ils pas fait bonne justice ? n'ont-ils pas envoyé à l'échafaud ceux qui se plaignaient trop forts ? n'ont-ils pas créé à perpétuité une classe d'hommes dans la société qui se nomme la classe des pauvres ; qui naît, vit et meurt pauvre de par leur loi, et qu'ils nourrissent, par amour des contrastes sans doute, pour le charme de la variété, un peu moins bien que leurs meutes ; nous ne disons pas que leurs nègres, car ils n'ont plus que des esclaves blancs ? ne sont-ils pas heureux et riches ? ne jettent-ils pas par l'éclat de leur bienheureuse vie, par leur nombreuse et noble progéniture, par le luxe de leurs équipages et l'insolence fashionable de leurs valets plus de lustre sur l'Angleterre, que ces prêtres et ces moines d'autrefois qui passaient leur vie à travailler et à prier Dieu, qui prodiguaient en aumônes tous leurs revenus, qui se faisaient mendiens pour les pauvres quand ils avaient tout donné, promenant à travers les villes et les campagnes leurs faces blêmes et pénitentes, leurs pauvres costumes de religieux ? En vérité c'était triste, et nos lords-évêques y ont mis bon ordre. Evidemment les heureux biens qu'ils ont partagés avec leur bon ami Henri VIII n'étaient pas faits pour des gueux et des mendiens : de quoi donc se plaindrait-on ? Tout n'est-il pas pour le mieux dans le meilleur des pays possible ? En vérité ces papistes sont fous de ne pas comprendre cela ; et il faut qu'un affreux, déplorable vertige soit tombé sur les esprits pour les entraîner au catholicisme, pour qu'ils n'acceptent plus comme une démonstration et un oracle les mots d'ordre : idolâtrie, papisme, antechrist ; pour qu'ils ne croient plus qu'il est préférable d'enrichir évêques protestans et ministres, avec leurs femmes et leurs enfans, que de nourrir des milliers de pauvres bons tout au plus à dresser des chevaux et des chiens, et dont l'aspect n'a rien de réjouissant. En vérité nous arrivons à la fin des tems, et le monde devient fou.

Voilà ce qui émeut, ce qui étonne, ce qui épouvante le protestantisme anglais ; voilà ce qui lui fait sonner l'alarme et crier au secours d'un bout à l'autre de la réforme. A ces cris sont accourus anglicans, méthodistes, quakers, wesleyens, des sectes que nous ne connaissons pas, et dont les noms seuls sont des plus curieux et des plus amusans, les fidèles d'une comtesse, par exemple. Une fois réunis il s'agit de s'entendre et de ne pas se contredire. Vous croyez cela difficile à cinquante ministres de cinquante religions différentes ? Pas le moins du monde : ils sont doués d'un génie inventif les ministres ; il y en a parmi eux qui ont inventé déjà plusieurs religions, comment seraient-ils embarrassés dans le cas présent ? D'ailleurs, il faut être juste, ici ils ont été tout bonnement imitateurs, ils ont copié leurs frères de New-York. Il ont donc résolu et déclaré, sans souci du qu'en dira-t-on, (et honni soit qui mal y pense !) qu'ils étaient tous d'accord sur les *points fondamentaux*, et qu'ils pouvaient travailler ensemble à l'anéantissement du papisme. Ce n'est pas plus malin que cela. Il est vrai qu'ils ne disent jamais quels sont ces *points fondamentaux* ; ils sont depuis longtems comme les éclipses, invisibles en Europe et dans toutes les contrées où ils sont annoncés. C'est encore là du génie inventif, s'il en fut. Avec des ressources pareilles dans l'esprit on ne saurait périr. Nous soupçonnons cependant que les *points fondamentaux* qui mettent d'accord ces chers ministres, c'est la bible protestante, où en effet on trouve ce qu'on veut, et une haine bien profonde des catholiques, comme à la grande assemblée de New-York. A la bonne heure ; voilà quelque chose qui se comprend. Oui, nous comprenons parfaitement que nos succès, nos triomphes, qu'il serait inutile et fastidieux de proclamer tous les jours, doivent affliger profondément ces pauvres gens. Et ce qui fait venir la larme à l'œil, c'est de penser que leur puissance et leurs ressources, colossales il est vrai, mais toutes matérielles, ne seront nullement capables de combattre et d'entraver cette autre puissance toute morale, toute

CINATION